

ANNALES
DE LA
SOCIÉTÉ LINNÉENNE
DE LYON

Année 1911

—
(NOUVELLE SÉRIE)
—

TOME CINQUANTE-HUITIÈME

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR
36, PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU
MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

—
1911

LA
MÉDECINE FRANÇAISE

ET LA

THÉORIE PHYSIOLOGIQUE DES ÉMOTIONS

PAR

J.-P. NAYRAC

Professeur de Psychologie expérimentale appliquée à l'Éducation
à l'Enseignement supérieur municipal.

I

Lorsque, en 1884, W. James, puis Lange, écrivirent une théorie des émotions qui fut improprement appelée « physiologique », ils ne se doutaient peut-être pas que la plupart des philosophes et des psychologues, sans compter un bon nombre de physiologistes et de médecins, commenteraient et discuteraient cette thèse avec véhémence. Depuis cette date, en effet, la théorie de James-Lange a provoqué de nombreuses discussions, des polémiques même, que l'on trouve relatées dans des ouvrages et dans les revues spéciales des philosophes, des psychologues, des médecins et des physiologistes. Deux camps se sont formés : d'un côté, Th. Ribot, Sergi, Pitres et Régis, Mosso, Georges Dumas, Revaut d'Allonnes, etc., défendent W. James.

De l'autre côté, Fr. Franck, Ch. Richet, Kraepelin, Sherrington, Pierre Janet, Dubois de Berne, Piéron, etc., sont avec Herbart.

Le débat dure encore. Je n'essayerai pas d'y prendre part (1). Mais, je serais suffisamment satisfait, si je pouvais convaincre mes lecteurs que la théorie de W. James, et, par extension, celle de Lange, ont été développées, vers 1830, par des méde-

(1) Consulter le substantiel article de H. Piéron, dans la *Revue du Mois*, du 10 mai 1910 : *La théorie dite physiologique des émotions devant la physiologie*, p. 619 à 621.

cins français, qui philosophaient durant leurs moments de loisir. Ce sont : M. Ph. Dufour (1), médecin à Mâcon, et M. Blaud (2), médecin en chef de l'hôpital civil et militaire de Beaucaire. Le premier surtout a fort bien exprimé, et avec beaucoup de détails, la théorie de W. James-Lange.

II. — Un peu d'histoire.

Avant d'entrer dans le vif de mon sujet, je voudrais exposer quelques faits historiques. Beaucoup d'auteurs ont vu l'origine de la théorie physiologique des émotions dans saint Thomas ou même dans Aristote. Cela peut se soutenir un instant. Mais cette tendance physiologique ne se précise un peu et n'apparaît, sous une forme embryonnaire, il est vrai, que chez Descartes et ses disciples. Si l'école cartésienne n'avait pas le tort d'expliquer tantôt par un processus centripète, tantôt par un processus centrifuge, les phénomènes passionnels (nous disons maintenant émotionnels), si elle admettait constamment l'action centripète, elle pourrait, à bon droit, revendiquer le mérite d'avoir émis, pour la première fois, une théorie physiologique des émotions (3).

Il n'en est rien. Ni Descartes, ni Malebranche, ni les Petits Cartésiens n'ont pu éviter les fâcheuses conséquences (dans l'espèce) du dualisme proprement dit. Bossuet, cependant, aurait été peut-être un peu plus hardi, si l'on en croit M. Alexis Bertrand (4). Bossuet, comme l'ont dit MM. Janet et Séailles, sait « allier la psychologie de saint Thomas à la physiologie cartésienne ». Je me risquerai jusqu'à ajouter que Bossuet parle si clairement des passions, qu'il est impossible de trouver dans ses écrits un progrès appréciable sur Des-

(1) Ph. Dufour, *Essai sur l'étude de l'homme*, 2 vol. in-8, Paris, chez Isidore Pesron et chez Jeanthon, 1833. Le Dr Dufour exerçait la médecine à Mâcon. Il était correspondant de la Société de médecine de Lyon.

(2) P. Blaud, *Traité élémentaire de physiologie philosophique*, 3 vol. in-8, chez J.-B. Baillièrre et chez Edouard Bricon, Paris, 1830. Le Dr Blaud était médecin de l'hôpital civil et militaire de Beaucaire.

(3) C'est Bichat et Broussais qui ont fait jouer un rôle prépondérant aux phénomènes physiologiques dans les émotions.

(4) Cours professé en 1908 à la Faculté des lettres de Lyon.

cartes. Il explique et il développe mieux la théorie cartésienne que Descartes lui-même, mais il ne nous apprend rien d'intéressant (1).

C'est Bichat (2) qui a résolument évincé le cerveau (siège de la vie animale ou intellectuelle) en tant que cause première et primordiale de la passion. Pour lui, ces phénomènes passionnels ont leur commencement et leur fin dans le plexus solaire, dans l'épigastre. Nous pourrions faire des comparaisons intéressantes entre W. James et Bichat. Je me contenterai de dire que le génial auteur des *Recherches sur la vie et la mort* a émis une théorie physiologique, trop physiologique même — si l'on me permet cette expression — et ce n'est que sur certains points de détail qu'elle pourrait être comparée à celle de W. James. Bichat croyait à tort que nous agissons directement, immédiatement, en le voulant, sur nos organes respiratoires, circulatoires et sur nos glandes. Aujourd'hui, nous savons tous que la pensée n'influe pas directement sur le cœur, ni sur l'appareil respiratoire. L'un des deux auteurs que je veux faire connaître, le Dr Dufour, pensait comme nous, dès 1830. Mais, par contre, Bichat a bien su délimiter la puissance et l'importance des idées, prises en elles-mêmes, c'est-à-dire privées d'affectivité, par rapport à l'émotion, à la passion proprement dite. Il écrit : « Sans les passions, la vie animale (intellectuelle) ne serait qu'une froide série de phénomènes intellectuels (3). »

W. James a su également bien mettre en valeur l'intérêt du ton affectif dans les idées : « Si je perdais, dit-il, la faculté corporelle de sentir, je me trouverais exclu de la vie des affections, tendres ou fortes, et traînerais une existence purement cognitive ou intellectuelle... Une telle existence est trop froide (4). »

Quelques années plus tard, Broussais, tout en retenant ce

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même*, voir chap. 1, II et III.

(2) a) *Recherches physiologiques sur la « Vie et la Mort »* (notes du Dr Cerise), 1 vol. in-12, Paris, Charpentier et Masson, 1852. — b) Voir aussi l'édition qui a été si utilement annotée par Magendie.

(3) *Loc. cit.*, I^{re} partie, art. 6, § 2, p. 39-40 de l'édition Cerise.

(4) *La Théorie de l'émotion* (trad. G. Dumas), 1 vol. in-18, Alcan, 1906, voir pp. 61, 65, 66 ; quelques autres rapprochements partiels pourraient être faits entre Bichat et W. James, au sujet, notamment, du langage des émotions.

qu'il y a d'essentiel dans l'argumentation de Bichat, c'est-à-dire tout en faisant jouer un rôle primordial aux viscères et aux sensations viscérales, saura mieux délimiter que ne l'a fait celui-ci le processus de l'émotion dans l'organisme. Il écrira notamment : « Les affections et les passions sont toujours composées de deux éléments : l'exercice de la pensée, qui fournit le mobile, les sensations viscérales, qui donnent les moyens. Sans vives sensations rapportées aux viscères, sans mouvements impétueux dans leurs tissus, la pensée ne produirait point ces actes extraordinaires qui caractérisent les passions, etc. (1). »

S'il n'est pas possible de faire des comparaisons étendues entre Bichat, Broussais et W. James, il nous sera aisé de montrer que le D^r Blaud, en 1830, puis, trois années plus tard, le D^r Dufour ont conçu, tout en s'ignorant l'un l'autre, une théorie à peu près identique sur les émotions, théorie qui ressemble en tous points à celle de W. James-Lange. En somme, l'on peut dire que l'histoire de la psychologie des émotions est fort curieuse. Nous voici en présence de quatre auteurs, qui, tout en ne se connaissant pas, n'en inventent pas moins une seule et même théorie. La bonne foi de chacun d'eux ne saurait être mise en doute.

Pour en revenir au D^r Blaud et au D^r Dufour, je dirai que l'un et l'autre ont nettement formulé et développé ce que j'appellerai la substance de la théorie physiologique, mais c'est Dufour qui fournira le plus grand nombre de détails, c'est Dufour qui pourra surtout être méthodiquement comparé à W. James.

III. — Rôle de l'instinct et du cerveau dans l'émotion.

Il convient de se demander, avant d'entrer dans le vif du sujet : 1° Quelles sont les origines que W. James et Lange assignent à nos sentiments ; et 2° quels sont les arguments

(1) a) *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, 2^e édit., chez Bail- lière, Paris, 1834, 1 vol. in-8, voir pp. 158 à 257, voir surtout corollaires, pp. 271 à 274. — b) Je n'ai pu savoir à quelle date Broussais a écrit la première édition. Je suppose que c'est en 1830. La deuxième édition seule se trouve à Lyon.

qui les poussent à faire du cerveau « un organe de pure réception, une surface de projection » dans la production du phénomène émotionnel ?

1° C'est surtout James qui s'efforce d'expliquer le fond ancien de l'émotion. Il se demande si c'est au « plaisir et au déplaisir primitifs dans l'objet ou dans la pensée de l'objet, auxquels la commotion et l'excitation n'appartiennent pas », mais qui n'en sont pas moins pour cela des courants afférents, ou bien « à la sensation organique qui donne le caractère pur et simple de commotion à l'excitation (1) » qu'il faut attribuer l'émotion ? Serré de près par ses contradicteurs, W. James n'hésite pas à ne voir, dans ces deux hypothèses, que des querelles de mots, que des *distinguo* verbaux. Il prend pour accordé, sans insister davantage, sans croire que cela puisse mériter un plus long examen, tant les hypothèses se ressemblent, que l'émotion est produite par la sensation pure et simple d'excitation. Mais alors qu'il se gardera de fortifier cette hypothèse, il ne craindra pas de donner à la première un corps et un fondement solides. Ce plaisir et ce déplaisir primitifs, qui constituent la substance ancienne, mais toujours actuelle, des émotions ; ces instincts fondamentaux qui nous font tendre vers ce qui nous est agréable et nous éloignent de ce qui nous est nuisible, sont présents dans toute émotion. Il a soin, dans ses ouvrages de psychologie, de parler des émotions aussitôt après avoir traité des instincts. Entre ces deux phénomènes, *instincts et émotions*, il existe des liens tellement intimes et nombreux, tellement enchevêtrés que l'on peut, sans crainte d'altérer sa pensée, prétendre qu'il n'ose, en définitive, avouer que la première hypothèse n'a pas des bases aussi solides que la deuxième. S'il opte pour celle-ci, c'est moins pour des raisons scientifiques que par préférence personnelle.

Dans tous les cas, nous devons reconnaître qu'il n'hésite pas à séparer ces phénomènes des fonctions proprement intellectuelles. Les instincts et les émotions proviennent de la même source : l'impulsivité. Ils se produisent spontanément

(1) W. James, *la Théorie de l'émotion* (traduct. Dumas), 1 vol. in-12, Paris. Alcan, 1906, voir pp. 158-159.

et mécaniquement, l'un et l'autre. Ils sont liés par une dépendance réciproque. L'excitant, qui éveille l'un, éveille immédiatement l'autre. Mais, alors que les instincts s'objectivent toujours en dedans, et, par surcroît, très souvent au dehors, afin d'entrer « dans des relations pratiques avec l'objet excitant », alors qu'ils sont puissamment actifs, les émotions, au contraire, sont moins agissantes et terminent leur course dans le corps même du sujet (1).

Les émotions seraient donc surtout caractérisées par l'impression interne. Cette différence d'importance extensive entre le processus instinctif et le processus émotionnel n'est pas suffisamment justifiée. Les émotions-chocs violentes, comme la peur, comme la colère, comme la tristesse, comme l'envie, etc., ne se contentent pas de vivre dans le corps. Dans tous ces cas, il y a des extériorisations bien nettes, et, sauf pour le premier exemple, les relations pratiques avec l'objet excitant sont couramment observées.

En définitive, la seule différence à retenir, entre les émotions et les instincts, dans les travaux de James, se fonde sur la richesse de la gamme, des tonalités de celles-là par rapport à la pauvreté des excitants de ceux-ci.

Je vais essayer de montrer maintenant que les D^{rs} Dufour et Blaud ont songé sérieusement à faire dériver l'émotion, des phénomènes instinctifs, du plaisir et du déplaisir primitifs que W. James mettait en question, il y a un instant.

Certes, Dufour et Blaud n'ont pas comparé les instincts et les émotions avec autant de compétence que James ; ils se sont contentés d'affirmer, alors qu'ils auraient pu et dû nous fournir des développements suggestifs, que les passions (émotions) dérivent en droite ligne des instincts primitifs et sont dominées profondément par le plaisir et le déplaisir ancestraux. S'ils ne se demandent pas si l'émotion se fonde plutôt sur les instincts que sur la commotion d'excitation ; si, de ce fait, ils n'ont pas à choisir entre deux hypothèses, il n'en reste pas moins acquis qu'ils représentent les vieux instincts de plaisir et de douleur comme étant la substance des émotions. Pour eux, les désirs et les aversions qui existent dans

(1) *La Théorie de l'émotion*, traduct. Dumas, p. 44.

les passions se confondent avec les passions elles-mêmes, et, par conséquent, découlent de la même origine que les passions (1).

Dufour nous dira « que ce n'est pas comme êtres intelligents, mais bien comme êtres sensibles que nous éprouvons » les atteintes des émotions et que nos « désirs ou nos aversions (ancestrales) sont identiques avec les sensations de plaisir et de douleur (2) ».

Blaud, de son côté, voit nettement dans les affections et les passions qu'il croit nécessaires à toute existence humaine — il ne parle pas expressément de l'instinct — « le plaisir et le déplaisir innés qui nous poussent ou nous éloignent des objets (3) ».

Or, ajoute-t-il, « ces sentiments de plaisir et de peine qui dirigent l'homme dans ses relations, et qui sont à sa vie morale ce que sont les sens de l'odorat et du goût à sa vie physique, ne proviennent que des modifications organiques internes développées à la vue des objets qui l'entourent, par la réaction de son appareil encéphalique sur les viscères où elles surviennent et qu'il perçoit ensuite plus ou moins vivement (4) ».

2° Quel est le rôle du cerveau, en général, et surtout dans l'émotion ? A-t-il une sensibilité propre ou n'est-il que l'organe récepteur de la vague diffuse, qui part de la périphérie et qui se condense chez lui ?

Lange et W. James pensent, avec beaucoup de physiologistes, que le cerveau n'a pas de sensibilité propre. Il ne peut percevoir, de ce fait, une excitation sensible que si elle se produit dans la périphérie. Le cerveau, donc, ne se sent pas, en tant qu'agissant et pensant : s'il sent les autres parties du corps, s'il perçoit ce qui s'y passe, là se borne son pouvoir (5).

Comme le D^r Dufour a surtout pour souci de prouver que

(1) Dufour, déjà cité, t. II, pp. 360-370 ; Blaud, t. II, p. 162.

(2) T. II, déjà cité, p. 370.

(3) T. II, pp. 362-363.

(4) T. II, pp. 362-363.

(5) *Théorie de l'émotion*, déjà cité, pp. 12, 27 et 103.

les passions sont le fait de l'instinct, de la nature primitive, du moi vital ou organique, qui se différencie du moi volontaire et intelligent, de l'âme pour tout dire (*clamante conscientia*), la sensibilité du cerveau, dans l'occurrence, deviendra quelconque et négligeable. Dès lors, la sensibilité supérieure ou propre du cerveau ne retient pas son attention. Toute partie du corps constitue un lieu de sensibilité. Tout excitant agissant sur un tissu organique y produit une impression. Les nerfs transmettent cette impression de proche en proche jusqu'au cerveau ; celui-ci perçoit cet ébranlement, se trouve stimulé, réagit sur les parties excitées et y produit une sensation vive ou légère, agréable ou pénible (1).

Ce phénomène n'a rien d'intellectuel : l'âme et la volonté en sont absentes : « C'est un mouvement vital qui part de la circonférence au centre, puis revient du centre à la circonférence (2). »

Je ne crois pas mal juger la pensée de Dufour en disant qu'il ne défend la cause du cerveau que lorsqu'il s'agit de l'élaboration de la volonté et du jugement. S'il lui fait percevoir les émotions, en tant que sensations internes, il ne voit aucunement son utilité, pour la formation de l'émotion, en tant que telle (3).

Le D^r Blaud est moins intéressant sur ce point, parce qu'il se soucie trop de combattre les doctrines des idéologues (Cabanis, Lamétrie, etc.) sur le cerveau, avec des arguments d'ordre métaphysique. Aveuglé par ses idées combatives, il refuse non seulement au cerveau le droit de juger, mais celui de sentir, de retenir, etc... Cet organe règle les mouvements locomoteurs, il distribue ou réveille les énergies vitales. Son rôle consiste, notamment dans les émotions, à être passif, récepteur. Blaud s'insurge contre les matérialistes, qui voudraient, à tort, que le cerveau soit le siège des passions (4). C'est l'âme qui, en définitive, perçoit, sent, ressent et donne de la valeur aux différentes manifestations de la vie de relation. Nous sommes déjà loin des arguments de James, voire même de ceux de Dufour.

(1) Dufour, t. I, pp. 124-127.

(2) Dufour, t. I, pp. 334-337.

(3) Dufour, t. I, pp. 282-285.

(4) T. I, pp. 177 et suiv.

IV. — Originalité et importance de la théorie physiologique des émotions.

Jusqu'à l'apparition des travaux de James et de Lange, l'on croyait que les sentiments et les émotions avaient non seulement leur source, mais encore leur conscience, en quelque sorte, dans le siège de l'intelligence, dans le cerveau proprement dit. Ainsi l'on disait, selon Herbart : Que se passe-t-il chez une mère, qui vient d'apprendre brusquement la mort de son fils ? Nous notons : 1° une perception ou idée ; 2° une émotion ou sentiment en rapport avec cette perception ou idée qui en découle ; 3° cette émotion s'objective dans le corps et y détermine des mouvements organiques. Pour Herbart, ces idées ou perceptions primitives donnent immédiatement naissance à d'autres idées, d'ordre affectif (sentiment), et ce sont ces dernières seules qui déterminent des mouvements organiques, lesquels peuvent augmenter l'intensité de l'état émotionnel, mais sont incapables de le provoquer. Cette opinion était si universellement accréditée, que W. James se déclarait las et déçu, en 1884, d'avoir eu la malencontreuse idée de parcourir la monotone et insipide littérature qui se rapporte aux émotions, tant elle est marquée et imprégnée de cet idéalisme naïf, qui s'est surtout fixé dans l'œuvre d'Herbart.

La nouveauté de la théorie de James-Lange va consister à faire dériver directement, de la perception ou idée initiale, les phénomènes, les perturbations organiques ; d'après ces auteurs, la conscience que nous prendrons de ces phénomènes organiques, ou, autrement dit, la perception interne, agréable ou pénible, qui se superposera à ces phénomènes physiologiques constituera, à elle seule, l'émotion. Ces phénomènes organiques, qui se complaisent surtout dans les viscères, se diffusent jusqu'au cerveau, comme une vague ou une onde dont l'extension augmenterait progressivement.

L'on peut décomposer en cinq arguments principaux la discussion de la valeur de cette théorie nouvelle sur les émotions, théorie qui est encore admise par un grand nombre de médecins, de psycho-physiologistes et de philosophes :

1° L'émotion est une perception de mouvements organiques internes, développés par la vue pure et simple d'un objet (perception externe) ou par une idée ancienne (souvenir) ;

2° La conséquence de ce premier point, c'est que l'émotion est nettement déterminée par un processus afférent ou centripète. Mais ce processus centripète ne ressemble en rien au mouvement indirect, provoqué par ricochet, qui a été retenu par M. Bergson (1) ;

3° L'on est fondé à admettre, avec beaucoup de physiologistes, qu'une perception ou idée, que la vue seule d'un objet détermine directement des phénomènes organiques, sans qu'il y ait eu, au préalable, jugement exprès ou représentation affective de la part de l'esprit ;

4° Les phénomènes viscéraux jouent un rôle primordial dans l'intensité et dans la formation de l'émotion. Les réactions musculaires — trop mises en valeur par James — et les réactions vasculaires — retenues par Lange — n'ont qu'une importance secondaire ;

5° D'après W. James, les variations individuelles jouent un rôle important dans la formation de l'émotion.

* * *

I. — L'émotion est une perception de mouvements organiques, disent James et Lange. Celui-là admet comme vérifiable que les changements corporels suivent immédiatement la perception du fait excitant ; et le sentiment (perception interne) que nous avons de ces changements, à mesure qu'ils se produisent, c'est l'émotion. Ainsi, une mère ne pleure pas parce qu'elle a perdu son fils, mais c'est parce qu'elle pleure qu'elle a perdu son fils, qu'elle est émue (2).

Lange s'arme du même exemple : 1° Une mère vient d'apprendre la mort de son fils ; 2° elle est abattue (phénomène organique) ; 3° elle est triste (sentiment approprié) (3).

Le D^r Dufour, et aussi le D^r Bélaud, ne penseront pas diffé-

(1) Lettre de M. Bergson, de l'Institut, à M. Nayrac (1910).

(2) *La Théorie de l'émotion*, p. 18.

(3) *Ibid.*, p. 10.

remment quand ils écriront : 1° D^r Dufour : « C'est comme êtres sensibles et non comme êtres intelligents que nous éprouvons les atteintes des passions (émotions) (1). » Il ajoute, plus loin, que « l'âme ne prend part à nos passions que consécutivement à l'émotion nerveuse viscérale qui les constitue et que l'activité ou l'inertie dont elles frappent nos fonctions organiques existent avant qu'elle en prenne connaissance (2). L'on ne peut admettre — bien qu'on l'ait cru jusqu'ici — que l'âme perçoit d'abord l'impression qui doit déterminer la passion » (émotion), parce qu'elle serait obligée de la juger ; or, cela ne peut et ne doit se produire (3).

Quoique les idées de Blaud (4) semblent être exposées, sur ce premier point, avec plus de méthode ou de clarté que celles de Dufour, rappelons-nous qu'il n'a pas, comme celui-ci, le souci de la méthode et de la rigueur scientifiques. Il argumente surtout contre les matérialistes, et il se préoccupe peu d'étudier, pour elles-mêmes, les affections et les passions. Néanmoins, je suis obligé de reconnaître, que, dans plusieurs endroits de son œuvre, il précise le point essentiel de la théorie de James, je veux dire son caractère organique : Le D^r Blaud a, même ici, une supériorité sur le D^r Dufour. Il distingue nettement les affections morales (nous disons aujourd'hui les émotions-choes) des passions en général (ou sentiments durables) :

« Une affection morale est — pour lui — la perception, agréable ou douloureuse, d'une modification organique développée rapidement à la suite d'une impression faite sur les sens (5)... »

Veut-il la définir dans son ensemble, il écrit : « L'affection, c'est une ou plusieurs idées produisant, par l'intermédiaire du système nerveux, une modification organique perceptible,

(1) Dufour, t. II, p. 370.

(2) Dufour, t. II, pp. 389-391.

(3) Dufour, t. II, pp. 388-389.

(4) Il m'arrivera souvent de citer le D^r Dufour (1833), qui est, en définitive, plus complet que le D^r Blaud (1830). Bien qu'ayant émis des théories semblables dans l'ensemble, mais moins ressemblantes dans les détails, ces deux auteurs s'ignoraient réciproquement.

(5) T. I, p. 178.

qui donne lieu à une sensation de douleur ou de plaisir (1). »

Mais, tout comme W. James, et mieux que Dufour, il tient à préciser les étapes qui caractérisent la formation d'un phénomène émotif. En analysant rigoureusement une affection morale quelconque, l'on trouve trois faits qui se succèdent :

« 1° Une perception ou une ou plusieurs idées, produites dans le moment même où l'affection morale se développe, ou s'étant formées dans un temps antérieur plus ou moins éloigné, mais étant alors rappelées par le souvenir (2) ;

« 2° Une réaction de l'encéphale sur un ou plusieurs organes, ordinairement les épigastriques qui en éprouvent une modification vitale (3), perceptible (4) ;

« Enfin, la perception (par l'âme) de cette modification (5). »

Mais, pour bien montrer la valeur des phénomènes corporels dans l'émotion, W. James va jusqu'à dire que, sans eux, elle n'existerait pas. Seul, par exemple, le jugement nous ferait fuir en voyant un ours. Il oppose ici l'idée de rapport, au sentiment, à l'idée affective. Le D^r Blaud sait nous montrer qu'il connaît toute l'importance des facteurs corporels dans l'émotion :

« C'est avec juste raison que nous avons donné le nom d'idées affectives à nos sentiments. » Bien qu'elles soient de nature différente, notre auteur va faire naître, d'un même exemple, l'idée de rapport et l'idée affective :

« Je me trouve sur le bord d'un précipice ; je considère sa profondeur, sa largeur, sa forme, la nature de ses parois, et j'acquies une *idée de rapport*. Mais ensuite, en examinant

(1) T. II, pp. 163-164.

(2) Voir les mêmes idées dans James, *l'Emotion*, p. 45.

(3) Modification vitale = pour Dufour, comme pour Blaud, modification organique quelconque. Ils n'emploient pas cette expression au sens barthésien.

(4) Perceptible par l'âme, t. I, pp. 163-164 et 177-178.

(5) Le D^r Blaud (p. 179) parle de certains physiologistes (notamment, sans doute, de Bichat) qui avaient placé exclusivement les affections morales dans le système nerveux de l'abdomen, parce que c'est dans cette « cavité que nous rapportons les sensations agréables ou douloureuses que nous éprouvons à la suite des émotions vives ». Ils étaient trop absolus : le cœur, le système musculaire, etc... (disent Blaud et Dufour) peuvent jouer un grand rôle dans l'émotion.

sa profondeur, je conçois le danger auquel je suis exposé, et je ressens les effets d'une idée affective, en percevant la modification produite, par la réaction de l'appareil nerveux intracranien. C'est cette réaction, plus ou moins intense, qui détermine tous les troubles des fonctions et toutes les lésions organiques, qui sont la suite des affections morales (1). »

Mais la mise en jeu de ces phénomènes organiques peut être retardée, notamment dans les émotions très brusques et très fortes. Tant qu'ils sont absents, l'émotion proprement dite n'existe pas. Bland nous fait connaître un exemple typique :

« Nous avons observé ce phénomène chez une jeune mère, qui vit mourir son enfant dans ses bras. Elle poussa un cri aigu, puis tout à coup sa douleur s'évanouit. Je ne conçois pas ce que je suis, disait-elle ; mon enfant est mort, il est là, je le vois, et je suis insensible. Bien loin d'en être affligée, j'irais à présent me promener, je rirais, je chanterais, et, pour preuve, elle riait, elle chantait (2). Cet état dura un jour, il se dissipa peu à peu ; le spasme des nerfs transmetteurs cessa, la modification organique eut lieu et des cris plaintifs, des larmes amères, abondantes, vinrent attester qu'elle était perçue (3) (la modification organique) et que la fonction nerveuse transmise était pleinement rétablie (4). »

Je n'essayerai pas de commenter des textes qui, en soi, sont si explicites et si démonstratifs. Je voudrais montrer maintenant qu'un de mes deux auteurs, le D^r Dufour, ne s'est pas contenté d'exprimer la théorie ; il a voulu ruiner auparavant la valeur de la thèse intellectualiste :

« N'ai-je pas assez prouvé que notre tendance naturelle aux passions ne prend point sa source dans notre âme, qu'elle émane de la disposition du système nerveux viscéral, qui reporte au cerveau l'excitation qu'il en a reçue, que si *notre*

(1) T. II, p. 164.

(2) Pierre Janet dirait, sans doute, en interprétant ce cas, que les chants, le rire prouvaient que cette mère était émue. Peut-on dire qu'elle était insensible, alors qu'elle riait au lieu de pleurer ? Il est possible de trancher nettement cette question.

(3) Perçue = ressentie.

(4) T. II, p. 166.

Soc. LINN., T. LVIII, 1911.

volonté (1) est sans puissance sur les fonctions de la circulation, de la digestion et des sécrétions, on ne peut lui attribuer l'exaltation ou les désordres que nos passions leur impriment, et je n'ajouterai, en faveur de cette opinion, qu'un seul raisonnement. Si l'on admettait que l'âme perçoit d'abord l'impression qui doit déterminer la passion, il faudrait aussi admettre qu'elle la juge, parce que son jugement est aussi prompt que la perception ; que, si elle la juge, elle ne peut en transmettre l'action à nos organes que par l'intermédiaire du cerveau, et, par suite, de sa volonté, et que, conséquemment, si l'effet de la passion est assez violent pour détruire tous les ressorts de la vie, il faudra aussi admettre que nous pouvons vouloir, par exemple, mourir de joie ou étouffer de colère. » Mais, ceci étant dit, le D^r Dufour ne voudrait pas que ses lecteurs puissent penser qu'il admet implicitement que notre âme « n'acquiert pas la connaissance de nos passions ». Il discute simplement, pour l'instant, la marche dans l'organisme du phénomène passionnel (2).

Quelle sera, pour Dufour, la conséquence immédiate de cette théorie ? C'est que les animaux, en général, voire même ceux qui n'ont pas de cerveau, peuvent ressentir les passions. Tout le monde se souvient des expériences que Sherrington organisa, il y a quelques années, pour se rendre compte du rôle du cerveau, du cœur et du système vasculaire périphérique dans l'émotion. Ces expériences eurent pour résultat de faire échec à la théorie de James. Sherrington (3) pratiquait, chez des chiens la section des pneumogastriques et de la moelle épinière à la hauteur de la septième vertèbre cervicale. Il déterminait ainsi la rupture de presque toutes les communications entre le cerveau, d'une part, et le système vasculaire périphérique, d'autre part. Les animaux opérés manifestaient tout de même des émotions diverses, telles que la faim, la colère, l'affection, etc... (4).

(1) Il s'étonne que Bichat ait pu prétendre que nous puissions influencer directement sur notre respiration, notre circulation, etc. W. James pense, comme Dufour, que toutes ces activités sont loin de la zone d'influence de la volonté.

(2) T. II, pp. 388-389.

(3) D'après de Cyon, *les Nerfs du cœur*, Paris, Alcan, p. 143.

(4) Voir l'intéressant article de Piéron, cité p. 1.

Dufour, qui tient à sa théorie et qui en examine toutes les conséquences, ne s'embarrasse d'aucun argument. Il écrit : « Quoi de plus naturel que de voir les animaux, dont un très grand nombre est créé sur le même plan d'organisation que l'espèce humaine, être aussi tourmentés par les passions ! Peut-il même être surprenant que ceux qui sont dépourvus de cerveau ressentent aussi ces *commotions* intérieures ? Non, sans doute (1). »

Un peu plus haut, il avait dit : « Les vers, les insectes ont aussi leurs craintes, leurs désirs, leurs passions, leurs antipathies, leurs colères et leurs combats (2). »

Mais le D^r Dufour ne veut pas s'en tenir là. Il se rend compte que les exemples qu'il prend chez des animaux fortifient nettement la thèse générale. Il va s'exprimer encore avec plus de clarté qu'auparavant. Il s'agit de deux animaux (de deux chiens) qui s'étaient disputé une proie ; « si les mêmes animaux se rencontrent, une seconde fois, dans une circonstance semblable, le plus fort s'avance avec hardiesse et d'un air grondeur, menaçant. Au contraire, le renouvellement de la perception cérébrale des douleurs physiques, qui ont accompagné la défaite du plus faible, fait naître chez lui le sentiment de la crainte... Il s'avance avec lenteur, avec hésitation, excité d'un côté par le besoin, retenu de l'autre par la frayeur, il se traîne, baissant la queue et les oreilles, *il a l'air* de ruser ; mais, bientôt, à l'approche du danger, l'épouvante le saisit, domine, stupéfié même le sentiment du besoin, *et l'animal se retire, comme s'il avait jugé de l'inutilité de ses efforts.*

« Combien de personnes ne seraient pas tentées de voir, dans cette conduite, du calcul, de la prévoyance et une sorte de raisonnement, tandis que, en définitive, ce n'est qu'un éloignement naturel insurmontable pour tout ce qui peut lui nuire... » (3).

Nous pourrions multiplier les citations sans rien apprendre de plus. Il est temps de passer maintenant à l'argumentation de détail : elle est née, chez W. James, de la discussion, tandis

(1) T. II, pp. 390 et 395.

(2) T. II, p. 370.

(3) T. II, p. 396.

qu'elle est provoquée, *a priori*, par l'esprit critique de nos deux médecins français.

*
**

II. — a) *L'émotion est produite par un processus afférent ou centripète.* Pour James (1) et Lange, comme pour Dufour et Bland, l'émotion part de la périphérie pour aboutir au cerveau. Le premier stade du processus émotionnel, stade cerveau \rightarrow périphérie (perception ou idée), ne compte pas ; seul, le deuxième, périphérie \rightarrow cerveau (perception organique) a de la valeur. W. James ne craint même pas de dire que, si l'on préférerait admettre que la source des émotions réside dans l'instinct, dans le plaisir et dans le déplaisir primitifs (2), il fallait reconnaître aussi que ces deux sentiments ancestraux étaient dus à des courants afférents. Quoi qu'on dise, quoi qu'on prétende, la conscience ne peut avoir pour intermédiaire, dans l'émotion, que ces courants afférents (3).

Le D^r Dufour ne manque pas d'écrire que, dans l'émotion, le deuxième processus, le courant centripète, périphérie \rightarrow cerveau, a de l'importance et produit l'émotion (4). Notre âme ne peut être émue par la première impression. La deuxième seule, qui vient de la périphérie (viscères, etc...), crée l'émotion (5). Il se sert d'un exemple que l'on peut étroitement comparer à celui que cite W. James. Dans le cas où un objet fait impression sur l'organe de la vision, il y a, d'abord, une perception pure et simple de la part du cerveau. Mais, pour qu'il y ait émotion, il faut que le système nerveux viscéral ou périphérique soit impressionné. Celui-ci renvoie aussitôt au cerveau « l'impression de la modification agréable ou désagréable que les organes intérieurs en ont reçue, et provoque ainsi, de sa part, une nouvelle perception (6) ». Notre

(1) James, *Théorie de l'émotion*, p. 154.

(2) *Ibid.*, p. 155.

(3) *Ibid.*, p. 156.

(4) Dufour, t. II, pp. 393 et 394.

(5) Dufour, t. II, p. 393.

(6) James (*Théorie de l'émotion*, p. 159) admet indifféremment les expressions « perception et sensation organique ».

âme ne prend connaissance que de cette deuxième perception (1).

James, de son côté, a soin d'expliquer non seulement que l'émotion n'est pas une sensation primaire « directement éveillée par l'objet ou la représentation, mais une sensation secondaire indirectement éveillée, l'effet primaire consistant dans les changements organiques, réflexes immédiats qui suivent la présence de l'objet (2) ». Reportons-nous, maintenant, à l'exemple approprié : « Un objet tombe sous un organe sensoriel, affecte une partie corticale et il est perçu. Ou bien, cette dernière partie, excitée intérieurement, donne naissance à l'idée de cet objet. Prompts comme l'éclair, les courants réflexes descendent à travers leurs voies préétablies, modifiant l'état des muscles, de la peau et *des viscères, et ces modifications perçues* comme l'objet original, en autant de parties du cortex, se combinent avec lui en un état de conscience et le transforment d'un objet simplement représenté, en un objet senti émotionnellement (3). »

b) *Ce processus afférent se produit-il par ricochet ?* M. Bergson m'écrivait, il y a quelque temps : « Je ne vois pas, dans votre mémoire, que la conscience d'une émotion nous revient de la périphérie au centre par une espèce de *ricochet* : or, c'est là ce qu'il y a de plus saillant, de plus séduisant dans la théorie de James. »

Il m'est facile de montrer que James n'a jamais employé le terme de *ricochet*, pour délinir le processus afférent, la vague diffuse secondaire qui va vers le cerveau (4). Il n'a pas fait usage de ce mot et il ne s'est pas servi non plus d'expressions synonymes ou analogues. S'il avait parlé de *ricochet*, cette métaphore aurait surpris, car elle paraîtrait étrange et obscure dans la langue, et surtout dans la science du physiologiste : de près ni de loin, elle ne saurait correspondre à aucun fait. Si W. James nous parle de la perception secondaire, c'est-

(1) Dufour, t. II, p. 393.

(2) *Théorie de l'émotion*, p. 139.

(3) *La Théorie de l'émotion*, p. 106.

(4) *Ibid.*, p. 145.

à-dire de celle qui porte sur les mouvements organiques de la périphérie, il se contente presque toujours de la déterminer ou de la caractériser par une marche centripète ou afférente ; il parle rarement, au contraire, de la marche diffusive, ce qui semblerait prouver qu'il ne s'agit là que d'une figure, que d'une image sans grande importance.

Il ne faut pas songer non plus à reprocher à Dufour de n'avoir pas employé un terme, une expression qui n'aurait aucun sens aujourd'hui. D'abord, l'activité cérébrale consiste à transformer les impressions qui lui viennent de la périphérie, par conduction pure et simple, en sensations proprement dites (1). La sensibilité périphérique se transmet de « proche en proche », à un centre commun (le cerveau) (2). Une autre fois, il écrira, et cette fois il songe nettement aux émotions : « Le cerveau reçoit beaucoup d'impressions, qui lui viennent de l'intérieur de l'organisme (3). » Plus bas, il rappelle les impressions qui lui arrivent (au cerveau) des organes internes (4). On le voit, Dufour songe à un fluide, ou à un courant qui chemine de la circonférence au centre, mais, en aucun cas, l'idée de retentissement par ricochet, ou de ricochet seulement ne lui vient à l'esprit. L'objection de M. Bergson ne me semble donc pas fondée.

* * *

III. — LES EFFETS CORPORELS D'UNE PERCEPTION. — James, qui a une nature combative, se montra soucieux de répondre aux objections qui lui furent adressées dès qu'il eut fait connaître sa théorie. Le D^r Dufour, de son côté, s'est efforcé de prévenir, de ruiner, dès le début, quelques-unes des critiques qui furent adressées, plus tard, au psychologue américain, en se les adressant souvent à lui-même.

Voyons comment W. James formule la principale objection qui lui fut faite. On peut dire qu'il n'y a aucune preuve évi-

(1) Dufour, t. I, p. 46.

(2) Dufour, t. I, p. 125.

(3) Dufour, t. I, p. 195.

(4) Dufour, t. I, p. 195.

dente à l'appui de ce postulat, que des perceptions particulières produisent *effectivement* des effets corporels très étendus, par une *sorte d'influence physique* immédiate, antérieure à l'apparition d'une émotion ou d'une idée émotionnelle (1).

James répond victorieusement par des faits, pris dans la vie normale et dans la vie pathologique : enfant qui s'évanouit instantanément en voyant saigner un cheval, etc..., phobies subites dues à des troubles nerveux, etc... (2).

De mes deux auteurs, c'est Dufour qui me fournira les arguments qui proviendront de la vie normale et c'est Blaud qui me donnera au moins un exemple, emprunté à la vie pathologique.

a) *Dufour*. — « On me demandera peut-être comment il se fait, d'après ce que je viens d'énoncer, que *la vue seule* d'un objet *puisse faire naître une passion vive*, et on m'objectera que, puisque le cerveau a reçu directement l'impression du dehors, notre âme doit nécessairement en prendre connaissance avant *que notre système nerveux viscéral soit ébranlé, ce qui impliquerait contradiction* avec ce que j'ai avancé. »

Avant de résoudre nettement cette question, il juge utile — tout comme M. James — de montrer que le cerveau, organe de la vie de relation, est relié « *par une infinité de réseaux* avec le plexus solaire (le sympathique, dirions-nous aujourd'hui et que, grâce au pneumogastrique », le cœur, les viscères peuvent être mis *rapidement* en relation avec le cerveau et les appareils sensoriels.

Que se passe-t-il lorsqu'une passion (émotion) survient chez nous ? Est-elle d'origine visuelle ? « Le nerf optique transmet cette impression au cerveau qui la perçoit et produit, par sa réaction sur l'organe impressionné, le phénomène de la vision. Mais ce phénomène ne serait ni agréable, ni désagréable... si la réaction cérébrale n'aboutissait qu'au globe de l'œil. »

Le cerveau ne saurait être, malgré sa sensibilité délicate, le siège de nos émotions. La réaction du cerveau se fait sentir en même temps, dans le système nerveux viscéral, « qui ren-

(1) *L'Emotion*, p. 74.

(2) *Ibid.*, pp. 75 et suiv.

voie aussitôt au cerveau l'impression vitale (1) agréable ou désagréable que les organes intérieurs en ont reçue ». Le cerveau perçoit alors une deuxième fois. Seule, la deuxième perception a de la valeur. La première, soit qu'elle soit trop rapide, soit qu'elle soit trop effacée par l'énergie de la seconde, ne compte pas (2). Notre âme ne peut connaître « que de la nature de notre émotion ». Elle n'a pas d'idées précises sur « la cause qui peut la déterminer », etc. (3).

b) C'est pour des raisons d'un ordre élevé que le D^r Blaud explique qu'il est nécessaire qu'une perception, qui ne fait pas intervenir immédiatement le cerveau, s'irradie directement dans les viscères et dans la périphérie. « L'homme ne peut exister sans exercer son intelligence, et, par conséquent, sans établir des rapports entre les objets extérieurs et lui. Mais, pour cela, il fallait qu'un certain attrait agit sur son âme, et qu'il y fût sollicité par le plaisir, comme il fallait qu'un sentiment de peine l'empêchât de se livrer aux relations qui pourraient lui nuire. *Le jugement* toujours tardif, et ne développant par lui-même aucune sensation, n'aurait pu lui suffire dans le plus grand nombre des circonstances, et il avait *besoin* d'un excitant plus prompt, et dont les impulsions fussent vivement perçues, pour le déterminer à agir. Or, le sentiment est ce puissant mobile...

« Or, ces sentiments de plaisir et de peine qui dirigent l'homme dans ses relations, et qui sont à sa vie morale ce que sont les sens de l'odorat et du goût à sa vie physique, ne proviennent que de modifications organiques internes *développées à la vue* des objets qui l'entourent par la réaction de son appareil encéphalique sur les viscères... etc. (4) ».

c) C'est dans la vie pathologique que Blaud trouve des exemples clairs et précis de ce que peut, sur l'état mental général,

(1) Voir plus haut, le sens banal de *vital*.

(2) Voir l'article de Piéron, cité p. 1. Cet auteur montre notamment que cette première impression n'est pas consciente.

(3) T. II, p. 391 à 394.

(4) T. II, pp. 162-163.

sur les sentiments surtout, un désordre organique directement perçu.

« Dans l'hypocondrie, il y a des modifications organiques internes, perceptibles, très intenses, de là une perception qui fait ressentir un trouble intérieur d'où naissent un malaise indéfinissable, la tristesse, le dégoût de la vie et même le suicide, etc. (1) ».

*
**

IV. — RÔLE DES MODIFICATIONS VISCÉRALES DANS L'ÉMOTION. —

M. Bergson s'est étonné que Dufour et Blaud fondent exclusivement leur théorie des passions sur les sensations viscérales. Les sensations musculaires, la conscience des attitudes, les mouvements automatiques du corps ne seraient pas retenus par eux.

a) J'estime d'abord que Dufour et Blaud, en basant avant tout leur théorie sur les sensations viscérales, n'agissent pas autrement que W. James. Celui-ci a répété maintes fois que les facteurs viscéraux sont les plus importants dans l'émotion. Je ne citerai que les passages les plus intéressants : « On ne tient pas compte des facteurs viscéraux, si difficiles à localiser, et, pourtant, il semble bien que ce soient les plus importants de tous (2). »

Dans l'acte de s'enfuir, « les mouvements viscéraux paraissent, de beaucoup, les plus importants (3) ». « Pour que la vague diffuse émotionnelle soit complète, il faut que les facteurs viscéraux s'y ajoutent (4). »

Mais, jusqu'ici, il s'est contenté de parler du rôle prépondérant des phénomènes viscéraux ; il n'a pas encore exprimé toute sa pensée sur ce point. Le D^r Sollier lui fournira l'occasion de se convaincre que ces phénomènes sont *tout* dans l'émotion. Les expériences cruciales qu'a faites cet auteur lui font plaisir et il s'empresse de les mentionner : « Quand l'anes-

(1) T. II, pp. 165-166.

(2) W. James, *la Théorie de l'émotion*, p. 159.

(3) *Ibid.*, p. 146.

(4) *Ibid.*, p. 152.

thésie est seulement viscérale, l'émotion est abolie presque aussi complètement que dans le cas d'anesthésie totale, de sorte que l'émotion dépend presque exclusivement des sensations viscérales (1). » Une autre fois, répondant à Irons, il s'avance jusqu'à dire que, si les troubles viscéraux seuls avaient de la chaleur (émotionnelle), il ne faisait aucune difficulté à accepter ce fait (2).

b) Mais, d'autre part, ni Dufour ni Blaud n'ont été embarrassés pour faire entrer en ligne de compte les phénomènes circulatoires (qui sont si importants selon Lange) et les manifestations mimiques et musculaires, qui retiennent beaucoup l'attention de James. Il faut toutefois reconnaître que si ces phénomènes secondaires sont mentionnés et notés par Dufour et Blaud dans les descriptions spéciales des passions, ils les utilisent fort peu dans l'exposé général de leur théorie. Je tiens à montrer, cependant, qu'ils sont loin de méconnaître le rôle des ces adjuvants.

Le D^r Dufour s'explique très nettement : « Mais les nerfs viscéraux ne sont pas les seuls agents qui sont appelés à stimuler cet organe (le cerveau), *le cœur*, les vaisseaux artériels qui lui portent l'aliment (au cerveau) indispensable à sa vie et à son action, le placent (le cerveau) sous une influence puissante de la part du cœur.

« Or, lorsqu'à l'explosion d'une passion ardente, la circulation s'accélère, le cœur se contracte avec énergie, *pousse avec force vers le cerveau* de fréquentes colonnes d'un sang chaud et stimulant, il est évident que cet organe (le cerveau) en reçoit une excitation intense, etc. (1). »

Le D^r Blaud va se montrer plus explicite encore :

« Quelques physiologistes avaient placé ces facultés (facultés affectives) dans le système nerveux de l'abdomen, parce que c'est dans cette cavité que nous rapportons les sensations agréables ou douloureuses que nous éprouvons à la suite des émotions vives ; ils n'étaient pas plus fondés à regarder ces ganglions et ces plexus (abdominaux), comme le siège

(1) W. James. *l'Emotion*, p. 166.

(2) *Ibid.*, p. 149.

(3) T. II, pp. 395 et 400-401.

des affections morales, que les autres parties de l'organisation qui sont susceptibles d'être modifiées par nos perceptions et nos idées, *comme le cœur* ou même encore *le système musculaire* (1). »

Les copieuses citations que je viens de faire connaître m'autorisent à souhaiter que l'on ne dise plus que W. James fonde surtout sa théorie des émotions, sur les sensations musculaires et de mimique. Quand on suit, pas à pas, les éclaircissements et les développements successifs qu'il a fournis depuis l'apparition du premier et sensationnel article, c'est-à-dire depuis 1884, l'on peut bien dire que, dès 1890, dans *Principles of Psychology*, il s'est efforcé de montrer qu'il attribuait un rôle primordial aux sensations viscérales et que, s'il mettait fréquemment en valeur les phénomènes musculaires, c'était surtout parce que l'influence des viscères se constatait beaucoup plus facilement qu'elle ne s'analysait ou se déterminait.

*
* *

V. — L'ÉMOTION ET LES INDIVIDUS. — M. James s'est plu à montrer longuement que les symptômes et l'intensité des effets de l'émotion varient d'un homme à l'autre : il voit dans ces variations des documents précieux pour la psychologie des sentiments (2).

Dufour insiste surtout sur les conditions exogènes qui modifient la réactivité : l'âge, le sexe, le tempérament, les anomalies organiques, l'éducation, etc., influent beaucoup sur les symptômes et sur l'intensité des émotions (3). W. James, assurément, n'est pas plus explicite sur ce point.

Blaud, tout en étant plus bref, nous fait connaître la cause essentielle des variations individuelles. Elle réside dans le degré de « perceptivité interne ». On conçoit, en effet, qu'elles (les émotions) doivent être d'autant plus vives que les modifications organiques produites par la réaction de l'encéphale sont elles-mêmes plus intenses. Voilà pourquoi, de deux

(1) *Prolégom.*, t. I, p. 179.

(2) *L'Emotion*, pp. 148 et suiv.

(3) T. II, pp. 371 à 388.

individus qui sont soumis à l'action d'une même cause morale, l'un s'en montre profondément affecté, tandis que l'autre en ressent à peine l'influence. « *Le premier* perçoit vivement une modification organique », qui a une grande intensité, tandis que, chez le second, « cette modification organique est presque nulle, etc. (1) ».

V. — Conclusions générales.

Ainsi que nous venons de le voir, les philosophes des époques les plus reculées ont eu l'idée de faire jouer un rôle important à l'organisme dans les phénomènes passionnels. Les cartésiens, gênés par leur dualisme, se sont vus obligés d'admettre un double processus : pour eux, c'est tantôt l'âme qui provoque des « tempêtes » dans le corps, tantôt, au contraire, c'est le corps qui dispose l'âme à telle ou telle passion ou augmente la véhémence de son trouble. Seul Bichat, l'un des promoteurs les plus convaincus du matérialisme contemporain, a pu, quoiqu'il fût servi par une mauvaise physiologie, préparer l'éclosion de la théorie de Blaud et de Dufour. Elle a été à nouveau formulée d'une manière intéressante par W. James et par Lange. Est-ce à dire que le D^r Blaud, et surtout le D^r Dufour, aient accepté sans restrictions les arguments de Bichat ? Nous avons pu voir que le D^r Dufour trouve par trop « simpliste » la physiologie de Bichat sur les passions. Il s'empresse de la réfuter. Que s'est-il passé de 1830 à 1884 ? Comment relier les travaux des deux médecins que je viens de tirer de l'oubli, peut-être, à ceux des psychologues contemporains ? Ce serait une tâche trop ardue, trop au-dessus de mes modestes forces. A tout le moins, comment pourrait-on expliquer les idées de Blaud et de Dufour ? Ces deux auteurs ont pleinement conscience que leurs prédécesseurs avaient mal expliqué les passions et faussement interprété leur mécanisme. Ils ne semblent relever d'aucune autorité ; ils donnent l'impression qu'ils sont des inventeurs purs et simples. Cette idée était-elle « dans l'air » à cette époque ? C'est encore fort pos-

(1) T. II, p. 165.

sible. Pourtant, le D^r Dufour sait sciemment qu'il soutient des idées nouvelles, personnelles, sur les émotions !... Nous ne devons pas oublier que, de la fin du xviii^e siècle aux premières décades du xix^e, les partisans de Stahl et de Barthez défendaient énergiquement leurs idées. Celles-ci ont-elles influé, d'une manière appréciable, sur les opinions de Dufour et de Blaud ? Je ne le pense pas ; dans tous les cas, je n'ai rien pu distinguer chez ceux-ci qui me permette d'établir une filiation intéressante. Dufour et Blaud soutiennent — surtout Dufour — un spiritualisme rajeuni, expurgé, débarrassé des hypothèses trop spéculatives.

Dufour pense que les spiritualistes ont eu tort de porter toute leur attention sur les problèmes — quasi insolubles — de la nature de l'âme et de l'activité de ses facultés. Ce sont des philosophes incomplets (1). De leur côté, les matérialistes lui apparaissent comme naïfs et superficiels : Bichat, lui-même, n'est pas épargné (2). Il ne peut surtout pas comprendre que Cabanis ait pu écrire que « le cerveau digère la pensée comme l'estomac et les intestins digèrent les aliments (3) ». Il traite ensuite avec la même dureté les travaux de Destutt de Tracy, de Volney et de Lamétrie (4).

De son côté, Blaud se montre — et nous le savons déjà — un adversaire résolu, mais un peu systématique des matérialistes (5). C'est pourquoi, en psychologie, pour faire pièce à ceux-ci, il voudra que le cerveau soit l'humble serviteur de la périphérie. Il faut bien reconnaître que Blaud voit moins loin et moins justement que Dufour. Celui-ci a étayé sciemment, logiquement sa doctrine psychologique, tandis que celui-là craint trop de dépasser le domaine des simples observations. Dufour s'est nourri fortement à l'école des Bichat et des Broussais. Il leur doit sa précision scientifique et sa solide logique. Pour lui, la vie psychique se divise en deux parties bien distinctes ; il fait songer à l'élégant schéma que Grasset, de Montpellier,

(1) Dufour, t. I, pp. 2, 4, 5, 19 et 36.

(2) Dufour, t. I, pp. 4 et 19.

(3) Dufour, t. I, pp. 19 et suiv.

(4) Dufour, t. I, pp. 19 et suiv.

(5) Blaud, t. I, pp. 177, 178 et 179.

a inventé à notre époque. En haut, dans l'âme, réside la conscience supérieure, la conscience proprement dite (moi suspolygonal) ; en bas, il rencontre la conscience inférieure, celle du moi vital (moi polygonal). Celle-ci se compose des instincts en général, des impressions, des sensations, des perceptions et de la mémoire ; celle-là (*clamante conscientia*), constitue le moi de l'existence, le moi de la volonté (1). Ce dualisme, ou, si l'on veut, cette hiérarchie psychique lui permet aisément de ranger les émotions sous la dépendance du moi vital ou instinctif et de prouver qu'elles se répercutent ensuite dans le moi intelligent (2). En définitive, si en métaphysique, le spiritualisme amendé de Dufour se complète d'un dualisme (3) plus apparent que réel ou plus accidentel que constant, je pense qu'en psychologie il est plus original, plus personnel — je parle de ses théories psychologiques en général — et que les historiens trouveraient peut-être chez lui des esquisses de la théorie ou de la méthode que l'on nomme aujourd'hui le *parallélisme* psycho-physique. Mais, pour tout dire, qu'il s'agisse de Blaud ou de Dufour, nous les voyons également désireux de déclarer que leur théorie sur les émotions constitue une réplique à celle qu'ont émise les matérialistes. Ici encore, l'on pourrait les rapprocher de James, parce qu'il se défend, lui aussi, d'avoir conçu une théorie matérialiste sur les émotions.

Arrivé au terme de ma démonstration, je crois avoir le droit de dire que, malgré le parallèle serré que j'ai pu établir entre les arguments principaux et secondaires de Dufour et de Blaud, d'une part, de James et de Lange, d'autre part, je n'ai pas eu l'impression, à aucun moment de cet exposé, que les premiers auteurs — en date — d'une théorie physiologique des émotions aient omis quelque chose d'essentiel ou d'utile dans leur argumentation. Plus d'une fois même, j'ai noté, soit dans le choix des exemples, soit dans la disposition des arguments, une telle ressemblance que je ne pouvais croire à une coïncidence purement fortuite. Et pourtant, le doute s'est progressivement dissipé dans ma conscience. Est-ce à dire que James et

(1) Dufour, t. I, p. 388.

(2) Dufour, t. II, pp. 388-389.

(3) Dufour, t. I, p. 49.

que Lange, mais surtout James, n'aient rien apporté de nouveau en pareille matière ? Certes, je reconnais que, sur certains points de détail, notamment au sujet de la physiologie du cerveau, ils ont infusé, sans le savoir, à la théorie qui était connue, dès 1830, des qualités de documentation et d'exposition méthodiques qui caractérisent notre époque, qualités qui sont surtout réelles dans l'œuvre de W. James ; mais, en cela seulement, ils ont fait preuve d'originalité.

La paternité d'une théorie physiologique des émotions, telle que l'ont illustrée, cinquante ans après, W. James et Lange, revient donc, en toute justice, au D^r Dufour surtout, au D^r Blaud ensuite. Je souhaite que ces deux médecins français soient désormais considérés comme les premiers auteurs, que dis-je ? comme les créateurs d'une théorie physiologique des émotions, que l'on attribuait jusqu'ici, et bien à tort, à W. James et à Lange.